

# Conférence de Stanislaw Tomkiewicz à l'École normale supérieure (Normal Sup)<sup>(1)</sup>

Les garçons dont je vais vous parler ne seront guère vos élèves, parce que très peu d'entre eux, presque aucun, n'arrive dans des classes où les professeurs sont des agrégés. Ce que je vais vous dire ne vous intéressera que dans le cadre de votre culture générale, mais pas dans le cadre de votre pédagogie future.

La plupart des garçons et des filles avec lesquels j'ai travaillé étaient déjà cancrès à l'école primaire. On les a mis ensuite dans ce qu'on appelle les cycles courts. Ils ont vu très vite que ces études ne les mèneraient pas à grand-chose. Ils ont vécu une rupture scolaire, une rupture familiale, et une rupture avec le reste de la société. Quand nous les recueillons, une partie d'entre eux est déjà passée par plusieurs autres maisons, que ce soit des maisons pour cas sociaux, pour caractériels, ou pour petits délinquants. Bref, c'est un genre d'humanité que vous risquez de connaître plutôt quand ils crèveront les pneus de votre voiture, ou quand ils vous voleront quelque chose, si l'un de vos parents a un grand magasin ou un objet à cambrioler...

Alors pourquoi suis-je venu ici ? D'abord parce qu'on m'a invité. Ensuite parce qu'on m'a dit, je ne sais pas si c'est vrai, que ça vous ferait du bien de savoir qu'il existe un monde bien loin des gens qui savent qu'il faut penser à l'avenir comme vous-mêmes le savez; loin des gens qui savent qu'il faut renoncer au plaisir immédiat pour acquérir des plaisirs plus tard, c'est-à-dire consacrer sa jeunesse à des études studieuses pour ensuite avoir l'argent, les honneurs; bref, un monde loin des gens qui réussissent bien dans la société.

Deux mots sur cette maison<sup>(2)</sup>. Elle existe depuis trente ans, j'y travaille depuis vingt ans. Elle accueille vingt à vingt-quatre garçons (on dira après pourquoi il n'y a pas de filles), tous confiés par le juge des enfants. Ils viennent chez nous entre quatorze et seize ans, il restent en moyenne deux ou trois ans (je parlerai plus tard de leur famille), et ils s'en vont tant bien que mal pour repartir dans la vie, plutôt du pied gauche que du pied droit.

Et dans cette maison, nous avons depuis très longtemps entrepris de changer complètement le style de ce qu'on appelle la rééducation. Nous avons essayé de ne pas mettre la charrue avant les bœufs, ne pas considérer que le salut concerne uniquement le travail. Nous faisons certes tout notre possible pour leur donner un apprentissage, un futur métier, toujours situé très bas comme vous imaginez.

Mais nous avons pensé surtout que ces garçons qui ont beaucoup souffert dans leur vie, il fallait d'abord les réconcilier avec eux-mêmes, les revaloriser à leurs propres yeux. Pour y parvenir, nous avons mis au point une technique, une

méthode, une façon de vivre, «*socio-thérapeutique*», qui au lieu de les présenter comme de mauvais objets, comme on dit en psychanalyse, ou comme des coupables, comme on disait dans les couvents et chez les bons pasteurs, les présente comme de bons objets, comme des jeunes qui ont beaucoup de possibilités et qui peuvent même réaliser ces possibilités, artistiques, intellectuelles, quand on leur en donne les moyens.

Et un de nos outils, un de nos dadas si j'ose dire, c'est le cinéma et la vidéo.

Il y a vingt ans déjà, on a commencé en faisant un ou deux films sur nos garçons, comme les médecins font des films sur les malades. Quand nous avons montré notre premier film aux garçons, ils ont été très agressifs envers le commentaire (c'est moi qui faisais le commentaire entre parenthèses), ils ont trouvé que c'était débile, idiot, que je ne les traitais pas d'une manière correcte.

À la réflexion, ils avaient raison, et je n'ai pas recommencé. À présent, je participe parfois aux films, mais jamais en tant que Monsieur qui fait des commentaires sur ce que les autres font, sur la manière que les autres ont de vivre et de souffrir. Depuis ce temps-là, c'est-à-dire depuis soixante-trois, c'est toujours avec eux (et non pas sur eux) que l'on fait des films, et nous avons une grosse filmothèque.

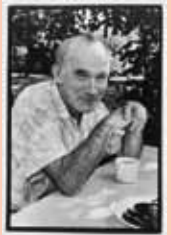
J'ai choisi de vous apporter deux films, pour vous montrer un peu le style de la maison. Le premier dure neuf minutes, il a été tourné par un garçon qui avait seize ans, et qui était à ce moment-là en rupture de relation thérapeutique, en rupture avec la maison, il ne voulait pas faire ce que nous voulions qu'il fasse; il était fâché, grognon, en pleine opposition... Malgré ça, il a voulu faire un film, alors nous lui avons confié une caméra, qui était assez chère – ça fait partie aussi de notre technique : nous croyons que le garçon vaut plus que le

(1) Cette conférence s'est tenue en 1980, sans plus de précision, en présence de la directrice de Josiane Serre. Ses questions sont indiquées en caractères italiques gras.

(2) Le Centre familial des jeunes (CFDJ) de Vitry-sur-Seine qui a fonctionné de 1950 à 1983.

## On s'est rendu compte que ceux de nos trois cent garçons qu'on avait taxés d'hyper agressifs avaient été la plupart du temps des enfants martyrs

Dossier



matériel, même si le matériel est abîmé à la fin. Il a donc fait son film. Nous l'avons quand même aidé; la musique a été faite par un adulte, et le montage a été fait ensemble. Ce film est sans paroles et sans titre. Il montre comment ce garçon voit l'existence.

Le deuxième, témoigne d'une période où nous étions «mariés» (et cela vous intéressera en tant que filles) à un foyer analogue de jeunes filles, qui souffraient autant, qui étaient socialement autant hors norme que nos garçons.

Ce «mariage» a duré quatre ans, il s'est mal terminé pour diverses raisons. Il en est resté deux ou trois mariages stables entre un ou deux de nos garçons et une ou deux de nos filles, beaucoup de coups, beaucoup de larmes, des cris, des joies, et ce film aussi, tourné par un de nos garçons, qui a été réalisateur et caméraman, et qui raconte l'histoire d'une des filles du foyer. À toutes fins utiles je vous dis que cette fille va bien, et qu'elle allait très mal.

C'est un de nos succès... Je veux dire par là qu'elle est mariée, elle fait un métier, pas très drôle, elle vit dans un département où la nature est très belle, elle nous écrit deux ou trois fois par an et elle nous dit qu'elle n'est pas malheureuse, elle a des gosses... C'est quand même mieux qu'être prostituée, voleuse, ou en prison...

### J'aimerais que vous parliez un peu de la délinquance juvénile...

Je crois que la délinquance juvénile est beaucoup plus grave pour le délinquant que pour la société... Les gens n'y pensent pas assez, il y a une sorte de propagande...

Je crois que ceux qui se font toujours avoir, ce sont précisément les jeunes avec qui je travaille, pas la société. Un grand magasin, même s'il est cambriolé une fois, deux fois, trois fois, il s'en sortira toujours, alors que nos garçons, si on ne s'occupe pas d'eux et s'ils cambriolent de plus en plus, ils finissent en prison et ils ont des vies qui sont assez tristes.

Je pense que dans les discours officiels la délinquance juvénile est souvent une excuse, une explication pour justifier la violence de l'État, la violence policière, qui sont beaucoup plus prégnantes, beaucoup plus importantes que ce que font ces jeunes. Ceci dit, je ne néglige pas le problème, et je ne dis pas que nos enfants sont des enfants de chœur.

On a fait une petite enquête, on est allé chercher quelques corrélations entre les biographies de nos garçons et leur état actuel, et on s'est rendu compte que ceux de nos trois cent garçons qu'on avait taxés d'hyperagressifs avaient été la plupart du temps des enfants martyrs.

Quand à Vitry on dit hyperagressif, ça veut dire trois cent vitres cassées par mois, des tentatives de coups de couteau envers les éducateurs, une brutalité assez infâme avec les femmes et les jeunes filles, de la vaisselle cassée, des vols à l'intérieur même de la maison... Des gosses comme ça, en trente ans, on en a dénombré trente-cinq, vous voyez qu'on ne taxe pas fréquemment un garçon d'hyperagressif...

Et puis nous avons fait une recherche sur trente ans, sur les enfants martyrs, en petit nombre également.

### Je vais vous dire quelques mots sur les enfants martyrs

Nos garçons ont tous été non aimés ou mal aimés. Ils sont tous issus de familles qui d'une manière macroscopique ou microscopique sont perturbés. Macroscopique, c'est-à-dire divorce, veuvage, célibat, concubinage répété, ce qu'on appelle en termes d'assistante sociale «inconduite notoire de la mère», ou encore orphelinat complet, c'est-à-dire pas de parents du tout.

Quant aux familles que j'appellerais «microscopiquement perturbées», il y en a dix pour cent à peu près, elles viennent d'une couche sociale un peu plus élevée, parfois beaucoup plus élevée, où l'assistante sociale ne trouve rien à redire : ce sont des «braves gens», c'est propre chez eux, ils gagnent bien leur vie, ils n'embêtent pas les services sociaux, ils paient leurs impôts... des gens comme vous et moi.

Mais quand on regarde de près, on trouve des perturbations d'ordre relationnel plus fines, comme des pères un peu paranoïaques, un peu bourreaux (paranoïaque, c'est-à-dire très sûr de ce qu'on avance, très adhérent aux idées reçues et croyant que tous ceux qui ne pensent pas comme vous sont fous, méchants et mauvais).

Ou encore des mères trop étouffantes, qui considèrent leur garçon comme faisant partie d'elles-mêmes, et qui ne supportent absolument pas le fait que ces garçons doivent à leur tour devenir

grands, indépendants, et surtout aimer une autre femme qu'elles.

Ou bien le père et la mère, tout en vivant ensemble, s'entendent pour la galerie et ne s'entendent pas à l'intérieur. Ces derniers cas sont une petite minorité de nos «clients», on les trouve plus dans les hôpitaux psychiatriques que dans les maisons pour délinquants, mais nous en avons quand même hérité de quelques-uns...

Ceux que nous appelons «enfants martyrs», ce n'est pas ça. Les enfants martyrs, ce sont des gosses qui sont restés pendant deux mois attachés avec des chaînes dans un réduit noir, n'ayant pas le droit de sortir, ou alors des gosses avec des plaies, battus à coups de ceinture, tous les jours ou tous les deux jours, ou encore des gosses énurétiques à qui on faisait boire leur pipi et porter leur drap dehors, bref des dégâts assez importants.

La corrélation passionnante, que nous n'avions pas soupçonnée avant de nous pencher sur la question, c'est que lorsqu'on a été enfant martyr pendant la deuxième enfance, entre quatre et dix ans, on devient hyperagressif, même en comparaison avec les agressifs que sont la plupart de nos garçons.

Quand nous avons fait cette recherche, nous nous sommes dit que nous n'étions pas encore assez tolérants, assez gentils. C'est pourtant le contraire qu'on nous reproche de plus en plus : de trop bien traiter ces jeunes voyous. Nous, on s'est dit qu'on devait aller encore plus loin dans la tentative de comprendre ce qui se passe dans leur tête, dans la tentative de les revaloriser vis-à-vis d'eux-mêmes et des autres, et dans la tentative, non pas de combler un manque affectif, car je ne crois pas qu'on puisse vraiment combler à l'adolescence le désert d'amour dont ils ont souffert pendant la première et la deuxième enfance, mais au moins de faire ce que nous pouvons pour les réconcilier un tant soit peu avec eux-mêmes.

Une fois qu'on a compris cela, on a une **attitude complètement différente avec les jeunes** dont nous nous occupons.

La logique habituelle est la suivante : ce sont de mauvais garçons, ils doivent le comprendre et se repentir, et puis à l'aide d'une méthode plus ou moins contraignante, ils deviendront

## Ils sont devenu, disons, des normaux névrosés, comme vous autres, et comme moi



meilleurs, ils vont renoncer à la délinquance pour devenir de bons citoyens (situés bien entendu en bas de l'échelle sociale parce qu'ils ont tous loupé l'école !).

Notre attitude est radicalement différente : nous disons «*ce sont des gosses qui ont souffert et qui souffrent*». Nous essayons que leur lieu de vie soit vraiment fait pour eux, plus que pour l'équipe éducative (ça, c'est très important). Et nous partons de l'hypothèse qu'à force de vivre, pendant deux ou trois ans, dans un lieu de vie comme celui-là, fait pour eux, et avec, en plus, une action psychothérapique très intense, individuelle, ils finiront par se réconcilier avec eux-mêmes : et qu'en se réconciliant avec eux-mêmes, ils finiront par se réconcilier avec la société.

### La conséquence secondaire de cet état de fait est que leur délinquance va diminuer.

Et cette hypothèse s'est vérifiée, finalement, c'est important de le savoir... Après trente ans, nous avons repris contact avec nos anciens, dont certains ont plus de quarante ans maintenant : ceux qui avaient 16 ans en 1950 ont aujourd'hui 46 ans, ce sont déjà des vieilles badernes ! Nous leur avons rendu visite, nous leur avons écrit, et nous avons pu constater que nos résultats sont du point de vue social excellents.

De tous les adolescents qui sont passés par chez nous en trente ans, quelque 300, deux seulement se sont suicidés par la suite. Dans ce milieu, étant donné leur niveau d'autoagressivité, c'est très peu. Et l'une de ces deux morts a peut-être été un accident.

Deux ont tué. L'un a écopé de trente ans de prison, l'autre de cinq ans de prison, avec beaucoup de circonstances atténuantes.

Seulement une dizaine ont eu des peines de prison pour des délits graves. Et quatre-vingts pour cent d'entre eux ont des casiers judiciaires vierges.

Plus récemment, nous avons eu quelques toxicomanes. Trois cas graves, ils sont maintenant en prison. C'est évidemment dans ces milieux que se recrutent la plupart des toxicomanes.

Tous les autres «*anciens*» sont à présent des gens socialement «*normaux*».

Mais nous avons voulu aller plus loin, et voir ce que recouvre cette normalité,

et ce qu'il en était de leur épanouissement. Et nous avons constaté qu'ils sont devenu, disons, des normaux névrosés, comme vous autres, et comme moi ! Les gens «*normaux*», je ne sais pas trop ce que c'est, je préfère parler de névrosés normaux : ils ont de l'anxiété, ils sont emmerdants avec leurs enfants, ils se disputent plus ou moins avec leur femme, certains les dominent, d'autres sont dominés, certains ont divorcé, d'autres, très peu, sont restés célibataires; bref, ils ont une vie affective à peu près comme tout le monde... D'ailleurs c'est intéressant de constater que quand on va voir comment des gens vivent dans le cadre d'une enquête de type psychologique, on a toujours une vision pathologique des choses... alors que quand on regarde chez ses amis, on voit... des événements de la vie !

Autre chose importante : aucun d'entre eux n'est en hôpital psychiatrique. Et aucun n'a jamais consulté un psychiatre autre que moi, c'est un bon signe de confiance, et surtout le signe qu'ils n'ont pas besoin de se faire psychiatiser ailleurs.

Un est resté schizophrène, un seul en trente ans, il vit toujours chez nous : il a vingt-six ans et nous ne savons pas quoi en faire, nous ne pouvons pas le mettre en hôpital psychiatrique.

Un est devenu gendarme dans un petit village.

Il n'y a aucun CRS, pas de militant d'extrême droite.

À l'opposé, il n'y a pas de militant de partis de gauche ni de militants syndicaux. Il ont eu vraiment trop de problèmes avec leur propre personne pour pouvoir un jour sublimer (comme vous, j'espère, parviendrez à le faire), pour s'occuper des autres. Lutter pour le bonheur de l'humanité, ils le faisaient un peu dans la génération de soixante huit : une dizaine d'entre eux appartenait à des mouvements qui voulaient transformer le monde, accéder à un monde meilleur et plus juste, mais ça n'a duré que ce que durent les roses... Actuellement, la société changeant, aucun ne mène une activité politique, ni au foyer, ni parmi les anciens. Ils votent en général pour la gauche libérale ou la droite libérale, pas pour les extrêmes.

Avec leurs propres enfants, ça c'est assez drôle, ils ont une attitude extrêmement traditionnelle, pas du tout celle que nous avons eue avec eux : ils leur

tapent dessus, ils se fâchent quand ils travaillent mal à l'école, ils leur disent «*ah j'ai bossé toute ma vie et toi tu n'y arrives pas*». Ils leur disent, beaucoup plus gentiment, «*il faut pas que tu fasses comme moi*». Ça, ils le disent, quand même : «*Moi j'en ai bavé dans la vie parce que j'ai été con alors toi essaie d'être moins con et travaille bien à l'école, ne fais pas l'idiot !*»

L'autre jour j'ai vu le fils de douze ans d'un de nos anciens. Il a perdu sa maman – morte d'alcoolisme, il faut le dire, à trente-cinq ans... Il est venu visiter Vitry, et ça lui a tellement plu qu'il a dit «*moi j'en ai marre de vivre avec mon papa, je veux vivre ici !*». C'était une bêtise, parce qu'il est quand même mieux chez son père qu'avec les grands de chez nous qui lui taperaient facilement dessus !

Il m'a demandé ce qu'il fallait qu'il fasse pour venir chez nous. Je lui ai demandé : «*est-ce que tu voles ?*» Il m'a dit : «*ben non...*» «*Est-ce que tu casses tout, est-ce que tu casses les vitres à l'école, est-ce que tu dis des injures à ta maîtresse ?*» Il a dit : «*ben non, non.*» J'ai dit : «*alors t'as pas ta place ici. Si tu veux vraiment venir chez nous tu sauras quoi faire...*» Lui n'était pas passé par le juge des enfants...

Si je raconte cette anecdote, c'est pour vous dire que les enfants, même apparemment normaux, se sentent chez eux quand ils viennent dans notre maison, ils se sentent bien. Ce n'est pas toujours le cas des adultes, surtout ceux qui ont un peu peur de la violence, eux ne se sentent pas à l'aise.

Je voudrais ajouter quelque chose à propos de l'origine socioculturelle de nos garçons, car cela va peut-être vous intéresser, (je m'excuse, je parle comme ça, pêle-mêle aujourd'hui, je suis un peu fatigué). Moins de dix pour cent sont, comme on dit un peu vulgairement, «*de bonne famille*», c'est à dire issus de milieux de professions libérales, de cadres. Ce sont ceux que j'appelle d'une manière un peu désobligeante «*les loupés de la bourgeoisie*». Il y a une différence entre eux et les autres, c'est qu'eux, lorsque nous réussissons la psychothérapie, lorsque le séjour se passe bien, lorsque nous les sauvons de la drogue ou de la délinquance, parviennent à reprendre des études.

Nous avons même un agrégé; un seul en trente ans, mais on en est tout fiers,

il est prof de droit dans une université de province.

Et tous ceux qui ont réussi le baccalauréat du cycle long sont de ces meilleurs milieux-là, ils retrouvent - avec une baisse quand même - le niveau d'étude de leur famille.

Les autres, pour arriver à ce niveau, devraient «sauter» deux classes sociales, et malgré tous nos efforts, ils n'y arrivent pas. Ceux qui viennent de famille carrément marginale et sous-prolétarienne entrent dans les professions tertiaires, deviennent par exemple chauffeur-livreur ou magasinier, représentants de commerce, vendeurs de télévisions, bref, les mille métiers un peu moins affreux que travailleurs à l'usine. Aucun n'est OS, aucun ne travaille dans l'industrie. Un ou deux font de l'agriculture.

On a quelques marginaux heureux que je considère comme des réussites. J'appelle «*marginal heureux*» celui qui vit un peu comme il peut, mais qui ne demande rien à la société, qui n'est ni en prison, ni à l'hôpital psychiatrique, et qui n'a pas recours à l'aide sociale - gagnant peu d'argent, mais suffisamment pour ses besoins. L'un d'eux, par exemple, n'a pas de travail stable, fait tantôt des traductions, et tantôt joue de la guitare dans des boîtes, et il est très chouette... Il a quarante ans maintenant, il vient une fois par an jouer de la guitare avec nos garçons; et je sais qu'il y en a quelques-uns comme lui.

Vous voyez, ça m'est égal qu'ils soit ou non récupérés dans le sens «*bien travailler*». Ce que nous voulons, c'est qu'il n'aillent pas en prison, qu'ils n'aillent pas à l'hôpital psychiatrique, qu'il soient autonomes financièrement et qu'ils ne se sentent pas trop malheureux. Chacun se débrouille comme il peut; mais c'est évident que quand nous les prenons à l'âge de treize ans, quelle que soit leur intelligence, quel que soit leur potentiel intellectuel, qui est très grand en général (vous avez vu les films qu'ils font), leur rupture scolaire est déjà tellement profonde, leur déculturation est déjà tellement importante que nous ne pouvons rien faire pour les remettre dans le droit chemin scolaire.

Si je le dis, c'est parce que je suis là, à l'École Normale Sup, et parce que moi-même j'ai fait de bonnes études. Alors, au début, les premières années que je travaillais à Vitry, ça me rendait malade



Dessin d'enfant, CFDJ

de voir ces gosses, que je sentais aussi intelligents que moi, sinon plus; et de me dire : ça ferait d'excellents médecins, ou d'excellent polytechniciens, ou des énarques. Vraiment, ça me faisait de la peine qu'ils ne fassent rien à l'école.

Maintenant, j'ai compris que ce n'était vraiment pas possible, que le poids de la société, l'intolérance scolaire, et puis cette espèce de sentiment de non-appartenance culturelle qui se fait à l'âge de treize, quatorze ans, peut certes être rattrapée dans une certaine mesure, par des activités culturelles marginales, comme l'audiovisuel, le cinéma; mais ne peut pas être suffisamment rattrapée pour que ces garçons puissent revenir dans le moule scolaire, avec tout ce que ça comporte de contrainte et de renoncement à leur plaisir immédiat. Les seuls qui peuvent faire ça, ce sont des enfants issus de milieux d'intellectuels ou de cadres.

Si on excepte ces dix pour cent issus de la bourgeoisie, les autres viennent du sous-prolétariat et du prolétariat. Ce qui est très important à dire, puisqu'il a été question de la manifestation qui a eu lieu hier, c'est que toutes les origines ethniques sont là. Actuellement, sur 24 gosses, il n'y en a que 12 qui sont, si j'ose dire, des «*Français pur sang*», tels que l'extrême droite voudrait qu'ils soient les seuls à avoir droit de cité dans le pays : il y en a 12 qui s'appellent Dupont, Martin, vraiment des petits Français parfaits devenus délinquants on sait pas trop pourquoi !...

Les autres ce sont «*des youpins, des bicots, des sales nègres ou des nyakoués*», et qui vivent entre eux dans une ambiance de racisme réciproque, que nous essayons de combattre comme nous pouvons... Avec succès ! Et là encore,

il faut bien le dire, avec des méthodes qui sont pas tout à fait classiques. Parce que nous ne pensons pas que chez ces garçons un cours de bonne volonté puisse faire quelque chose. Leur dire que le racisme c'est pas beau, ça ne suffit pas.

Alors nous on fait ça avec nos méthodes, ça s'appelle le **sociodrame** : toutes les deux-trois semaines, nous ivons, autour d'une table, des événements intéressants que nous faisons revivre aux garçons d'une manière à la fois pleine d'humour et pleine de violence, et où chacun parle à la place d'un autre.

Par exemple, quand nous devons accueillir le premier Indochinois dans la maison, on n'en avait pas encore l'habitude, on avait fait un sociodrame dont le thème était : «*la maison de Vitry tombe en quenouille, y a plus assez de blancs, ils nous envoient des nègres et maintenant on prend des chinetoques*».

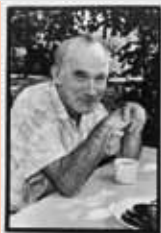
Dans le sociodrame, le juge venait rouspéter, les garçons ont protesté... Et finalement, quand le garçon est arrivé, il a été très bien accepté.

À table, on les entend souvent se traiter de «*sale arabe*», de «*sale nègre*», mais c'est devenu plein d'humour. Et là, quand il y a eu l'attentat de la rue Copernic<sup>(3)</sup> pas un seul ne s'en est réjoui. C'est quand même important : il ne faut pas oublier que c'est dans ces milieux que l'on recrute volontiers les tueurs fascistes. Le fait qu'aucun de nos garçons ne soit un tueur fasciste, c'est déjà un grand succès pour nous.

Aujourd'hui, pour la première fois, je me permets d'insister un peu sur cette question du racisme, car jusque-là ça me paraissait si évident que je ne trouvais pas nécessaire de le faire. Il est

(3) Le 3 octobre 1980, une bombe dirigée contre la synagogue de l'Union libérale israélite de France, rue Copernic à Paris, fit 4 morts et 46 blessés.

## Là où on a en ce moment des rapports franchement mauvais, c'est avec le parquet



important de dire que, même dans ce milieu, il existe une cohabitation multiraciale et multireligieuse qui se passe vraiment bien. Finalement, en trente ans, ils se sont souvent cassé la figure, c'est vrai, mais jamais pour des raisons raciales. Et les alliances et les hostilités (car il y en a, comme il y en a dans tout groupe), se font tout à fait indépendamment de leur appartenance ethnique, raciale ou religieuse.

### À quel âge arrivent-ils chez vous, et combien de temps restent-ils ?

C'était différent quand il y avait la majorité à vingt et un ans; depuis, les choses ont un peu changé. Jusqu'en 1977, l'âge d'arrivée était quinze, seize ans, et il restaient facilement jusqu'à vingt-et-un ans.

Actuellement, nous les prenons plus jeunes, vers treize, quatorze ans, et nous les gardons en moyenne trois ou quatre ans. Nous sommes en principe tout à fait contre les séjours courts, qui ne peuvent que «replâtrer».

Nous pensons que ce qui a été gauchi, détruit pendant de longues années, il faut quelque longues années pour le redresser.

Il faut rappeler aussi qu'ils doivent partir à dix-huit ans, mais ils demandent souvent des dérogations pour rester, parce qu'ils ont peur de la vie : la plupart ne peuvent pas retourner dans leur famille. Une minorité, les cas les plus légers, ceux par exemple qui ont vécu une crise familiale et parviennent au bout d'un an, un an et demi, à se réconcilier avec leur famille, y retournent. Tout le monde les comprend, on n'entend plus parler d'eux.

Il y en a comme ça dix, vingt pour cent, qui nous quittent avant dix-huit ans, et qui sont très contents. Mais d'autres se retrouvent seuls dans l'existence, ne pouvant plus du tout compter sur leur famille, qu'elle soit morte ou trop lointaine. Là, nous avons des dérogations, et nous les gardons jusqu'à dix-neuf ou vingt ans, mais c'est plus difficile...

### Quels sont vos rapports avec la justice ?

Alors ça, c'est une question passionnante !

Ça dépend quelle justice; parce qu'en France il n'y a pas une seule justice; il y

en a plusieurs; je rencontre la police, le parquet, et les juges des enfants.

Avec les juges des enfants, nos rapports sont excellents. On ne peut pas imaginer de meilleurs rapports, à mon avis, entre une maison comme la nôtre et ceux qui ont la tutelle de nos garçons. Je ne sais pas si c'est le fait qu'ils viennent de Créteil, qu'ils font, pour la plupart d'entre eux, partie du Syndicat de la magistrature, mais en tout cas nous n'avons aucun problème avec les juges, et en général, quand il y a des conflits (je le dis parce que je suis pas directeur de la maison !), c'est presque toujours le juge qui a raison et nous qui avons tort. Et le juge défend les enfants encore plus que nous...

Donc, avec les juges, nous avons des rapports excellents et c'est bien sûr très important. Par exemple, quand nous avons des parents paranoïaques, qui nous reprochent d'être trop gentils avec leur progéniture et qui veulent reprendre les gosses, non pas pour s'occuper d'eux, mais pour les foutre dans un internat du genre «justice classique», les juges des enfants nous défendent toujours.

Ils viennent à la maison, ils participent aux sociodrames avec nous... De plus en plus mal d'ailleurs, car nous, nous voudrions qu'ils jouent le rôle du tiers qui gueule... pour nous donner le bon rôle, à nous ! Ils acceptent de plus en plus difficilement de jouer ce personnage, ça ne leur plaît pas...

Je ne veux pas dire qu'avec les juges on ne s'engueule jamais, ça ne serait pas possible, mais nous avons, en gros, le même but, la même conception générale de ces jeunes. (...)

Avec la police, c'est déjà plus discutable. nous sommes assez célèbres, donc les flics ont un peu peur de nous parce qu'ils savent que nous avons le soutien du juge des enfants. Ensuite dans la police, comme vous le savez, il y a à boire et à manger; il y a des forces franchement noires et répressives, et il y a aussi de braves gens. Si vous prenez la brigade des mineurs, ça se passe un peu comme avec les juges des enfants... Avec quelques nuances peut-être : ils disent qu'on est trop laxistes, qu'on les laisse trop faire... Mais en tout cas, on n'a pas de problème grave. Avec la gendarmerie, ça peut aller. Ils viennent chez nous, mais ils sont toujours plein de respect, ils ne tapent pas nos gosses, ils font leur enquête.

Et c'est normal : quand les gosses ont participé à un cambriolage, c'est tout à fait normal qu'on vienne à Vitry pour chercher la camelote volée ! Et il faut dire que, de temps en temps, ils la trouvent... Donc, avec les gendarmes, ça peut aller; avec les flics, c'est variable.

Là où on a en ce moment des rapports franchement mauvais, c'est avec le parquet, c'est-à-dire le procureur et ses substituts... mais cette aggravation de nos rapports est assez récente, et voici pourquoi : nous avons eu un gamin, un jeune Algérien de quinze ans, qui avait été très, très martyrisé quand il était petit, et qui est devenu très, très caractériel en grandissant. Si caractériel qu'on ne l'a pas bien supporté, les autres lui tapaient dessus parce qu'il était assez petit et diabolique, et puis à un moment il a dit «je retourne chez maman». Et il est retourné chez sa maman, tout en gardant des rapports amicaux avec nous.

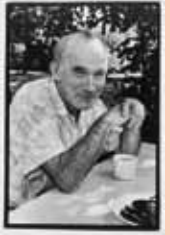
Nous l'avons vécu comme un échec, mais pas un échec irréversible, un échec qu'on espérait un jour rattraper... Et effectivement, un jour, il est revenu nous voir, et il a dit «oh j'en ai marre de la vie, c'est vraiment dégueulasse ce qui se passe ailleurs... Finalement vous êtes des cons, mais on est mieux chez vous qu'ailleurs» et il a voulu réintégrer le foyer. Et puis, trois jours après, il a été tué par un flic. Les journaux, *le Monde*, *Libération*, en ont un peu parlé.

Il a été tué par un policier, dans une cave de son grand ensemble banlieusard, après une fuite pour vol de voiture. La version du policier était que la balle est partie toute seule : il a cru voir un canif entre ses mains, ce qui fait que la balle est partie... Mais l'autre n'était pas plus haut que trois pommes, et nos garçons n'ont pas cru à cette version. Il y a eu une colère folle chez tous les jeunes, dans toutes les bandes qui rôdaient à Vitry, à Ivry. Ils voulaient descendre le policier, jeter une bombe sur les cars de flics, bref, il y a eu un mouvement.

Et nous, dans ce mouvement, on était un peu coincés entre nos fonctions légales et nos sympathies. On a tâché de calmer les garçons, on leur a fait sublimer leur haine : on a sorti un très beau numéro spécial de notre journal consacré à ce garçon, et les garçons ont écrit tout ce qu'il y avait à écrire. Une partie de la police, Monsieur le Procureur, Mon-

## Quand elles ont vu que ces crises ne menaient plus à l'hôpital psychiatrique, elles ont arrêté d'en faire

Dossier



sieur le Substitut, ont prétendu que nous avions manipulé les garçons contre la police et contre les fonctionnaires...

Bref, on est en train d'oublier que depuis trente ans nous sommes les chouchous du ministère de la Justice, et on commence à nous regarder comme des gros méchants... Voilà tout ce que je peux vous répondre sur notre rapport avec la justice... Je pense que si Monsieur Peyrefitte, le ministre de la Justice actuel, finit par gagner, une maison comme la nôtre va disparaître. Nous cesserons d'être les chouchous du gouvernement.

Parce qu'actuellement, il faut dire les choses comme elles sont : on nous montre. Comme on montrerait nos fleuves : quand il y a des invités étrangers, des spécialistes, des psychologues, ils font tous un tour à Vitry. Nous avons un livre d'or gros comme ça. Nous sommes un peu la haute couture de la rééducation... Mais dans la mesure où on entend maintenant le ministre dire : «*d'abord on punit, après on réinsère socialement*», notre maison perdra cette bonne réputation; ça change la donne.

### Est ce que c'est un établissement unique en France ?

Ça dépend s'il s'agit de la légalité ou de l'esprit.

Avant la création des maisons de rééducation de semi-liberté, toutes les activités devaient se faire à l'intérieur : école, rééducation, médecin... Et tout était fermé à clé.

Le régime de semi-liberté a été créé pendant la période de grande libéralisation qui a suivi la Libération de la guerre antifasciste. Ces maisons de semi-liberté, dont la nôtre fait partie, ont comme premier principe la liberté, cela signifie que les portes sont ouvertes jour et nuit. Deuxièmement, une partie des activités, à savoir la scolarité et le travail, doit se faire dehors.

Je vous remercie de votre question, il fallait que j'en parle...

Nos garçons vont donc tous dans des écoles de quartier, soit des écoles publiques, soit des écoles privées (quand ils se sont fait foutre à la porte des écoles publiques de la banlieue sud !). Ensuite, à partir de l'âge de seize ans, ceux d'entre eux qui sont capables de travailler travaillent; ils sont garçons de course, li-

vreurs, apprentis. Bref, il y a toute une activité dehors. À l'intérieur de la maison, nous n'avons que les activités sociothérapeutiques et psychothérapeutiques.

Des maisons qui ont, comme la nôtre, ce régime de semi-liberté, il y en a actuellement environ deux cent cinquante en France : nous ne sommes pas du tout uniques.

Parmi ces deux cent cinquante, on en compte une vingtaine pour jeune filles, et quatre ou cinq qui sont mixtes. On pourrait, d'ailleurs, parler longuement de cette question de la mixité...

Donc, comme régime, on n'est pas les seuls.

Pour ce qui est de notre degré de libéralité, on n'est pas les seuls non plus, restons modestes : beaucoup de maisons, surtout depuis mai 68, sont devenues non répressives, c'est vrai.

Là où nous sommes uniques ou presque, (j'en ai visité quelques-unes et je n'en ai pas trouvé d'aussi chouettes que la nôtre !), c'est que notre maison est à la fois non répressive et active. En général, les maisons non répressives laissent les jeunes patauger dans leur gadoue, si j'ose dire... Avec des idées psychanalytiques assez mal comprises, avec une idéologie du style «*on va attendre l'émergence du désir*» ou bien «*il faut qu'ils s'autonomisent tout seuls*»...

Dans ces cas-là, la non-répressivité va avec une non-prise en charge... Ces gens-là d'ailleurs nous reprochent, à nous, de les manipuler, de trop nous en occuper etc..

Moi, bien sûr, je pense que c'est nous qui avons raison. Et les garçons qui ont vécu dans les deux sortes de maison préfèrent de loin la nôtre. Parce que dans ces maisons non répressives, mais où on ne s'occupe pas des garçons, quand un jeune fait trop l'idiot, on appelle la police, ou on lui fait une piqûre et on l'emmène à l'hôpital psychiatrique. Alors que nous, en trente ans, on n'a jamais appelé la police. Les flics viennent chez nous quand il y a trop de vols dans la ville, mais ce n'est jamais nous qui appelons la police, et ce n'est jamais nous qui envoyons un garçon à l'hôpital psychiatrique en urgence avec une piqûre dans les fesses.

Prenons l'exemple de cette maison de jeunes filles avec qui nous nous sommes «*mariés*» en 1974. Quand nous sommes arrivés là-bas, l'ambulance psychiatrique venait en moyenne deux fois par semaine. Le scénario était toujours le même : une fille piquait une crise de nerf, elle cassait les vitres, le téléphone, elle lançait les fleurs sur les éducatrices...

La réponse, c'était un coup de fil aux ambulances psychiatriques, du Valium® intramusculaire dans les fesses, et trois jours d'hôpital psychiatrique; ce qui était à notre avis une façon d'agir complètement inadaptée. Pendant la période de deux ou trois ans où nous nous sommes occupés de la maison, il n'y a plus jamais eu de piqûre intramusculaire, ni d'hospitalisation.

Quand une jeune fille faisait une crise de nerf, on se démerdait avec elle... Et puis, finalement, quand elles ont vu que ces crises ne menaient plus à l'hôpital psychiatrique, elles ont arrêté d'en faire.

### Quel est votre fonctionnement légal ?

Sur le plan légal, nous sommes une boîte qui relève de la loi de 1901.

Nous avons un conseil d'administration fait par de grands bourgeois, plutôt de droite, nous sommes un peu leur joujou... Comme toutes les organisations 1901, qui sont le propre d'une société démocratique oligarchique comme la société française (elles sont démocratiques parce qu'émanant non pas de l'État, mais des bonnes volontés, mais en fait oligarchiques parce que ce sont toujours des notables, très peu d'ouvriers de chez Renault font des associations loi 1901...).

Donc nous sommes «*1901*», nous sommes payés par le ministère de la Santé : la justice n'a pas un sou, elle ne paie pas. Donc notre prix de journée est payé par la DDASS (Direction départementale de l'action sanitaire et sociale)<sup>(4)</sup> il est actuellement, pour celles d'entre vous que ça intéresse, de deux cent soixante ou trois cents francs<sup>(5)</sup> par jour, ce qui n'est pas trop exagéré. Là où nous dépendons de la

(4) Nous sommes en 1980, à une période antérieure aux lois de décentralisation accordant la compétence aux départements en matière d'aide sociale.

(5) Entre près de 30 et de 45 € par jour.

justice, c'est qu'actuellement tous nos garçons sont sous tutelle du juge. C'est dans ce sens là que nous avons le ministère de la Justice comme ministère de tutelle.

**C'est ce qui m'a choqué tout à l'heure... On attend donc qu'ils commettent des forfaits pour vous les envoyer, n'y a-t-il pas d'action préventive en l'occurrence ?**

Si, mais l'action préventive a lieu ailleurs. Quand ils ne sont pas trop perturbés on ne nous les envoie pas. C'est un peu le drame de notre bonne réputation, qui fait qu'on nous envoie des jeunes très abîmés. Il faut dire que c'est aussi notre plaisir de vivre : quand on n'a pas sept ou huit garçons très, très durs on se dit qu'on devient des vieux cons et qu'on ne sert plus à rien.

Par ailleurs, je travaille à l'hôpital, et vu que je suis un petit peu connu là-dedans on m'envoie des gamins perturbés. Ce n'est pas le même type de gamins, j'en fais passer tout au plus un à Vitry tous les quatre ans. La plupart du temps leurs perturbations se règlent en travaillant avec la famille et les gosses : c'est de la prévention en milieu ouvert. Ou bien ils sont envoyés dans une maison, également non répressive, mais moins poussée que la nôtre.

Les cas que le juge nous envoie sont presque toujours des catastrophes... On nous terrorise d'ailleurs, en nous disant : «si vous les prenez pas, c'est la prison ou l'hôpital psychiatrique».

Donc nous ne faisons pas d'action préventive, c'est vrai, ou alors une prévention tertiaire, pour leur éviter la prison plus tard...

**Que faut-il comme formation pour faire ce que vous faites là ?**

Ça dépend. Je crois que la formation ne sert pas à grand-chose, c'est un peu malheureux à dire... Moi j'ai une formation extrêmement solide en médecine, mais elle m'a servi surtout pour avoir ma position sociale. Je pense que quand je suis avec un gamin à minuit en train de jouer au flipper dans un bistrot de banlieue, le fait que j'aie plein de diplômes, ça ne me sert à rien. Si, le garçon est content de savoir qu'un grand monsieur comme moi s'occupe de lui. Il est content, mais parfois, quand il est plus intelligent, il me dit «t'es qu'un salaud tu gagnes ton fric sur moi». Ça, ça prouve qu'il est déjà à moitié récupéré, qu'il a compris le fonctionnement de la société...

Donc moi, je suis médecin psychiatre. Mais le type le plus génial chez nous ce n'est pas du tout moi, c'est le directeur de la maison<sup>(6)</sup>, qui est là-bas vingt-

quatre heures sur vingt-quatre. Et lui, il n'a pas de formation spéciale : il est autodidacte, il n'a pas le baccalauréat, il a le titre d'éducateur ancien régime donc il n'a pas eu de formation. Il a fait la guerre, il a été volontaire dans les Forces Française Libres à vingt ans, il a été élevé chez les Jésuites ou chez les Maristes pendant la guerre, il n'a aucune formation professionnelle; il n'a pas été psychanalysé; il a fait de la relaxation, un peu de rêve éveillé, il a été psychothérapisé sans psychanalyse. Il est génial, et je le dis au sens fort du terme. C'est à dire génial comme l'est Neill (vous avez peut-être entendu parler de «*Libres enfants de Summerhill*»), ou comme ou Korczak en Pologne, ou Bettelheim (mais Bettelheim, lui, a eu une formation).

Prenez **Aichhorn**, qui est notre père spirituel. Il a été psychanalysé par Freud, et il a ouvert en 1920 la première maison de notre genre dans le monde occidental, dans Vienne à l'époque complètement détruite par les guerres, famines, révolutions... Aichhorn est le premier à avoir introduit le point de vue psychanalytique chez les adolescents délinquants. Eh bien à l'époque, sa formation était celle d'un instituteur. Ce qu'il avait de spécial, c'est qu'il avait été psychanalysé par Freud lui-même : ce n'est pas donné à tout le monde, puisque maintenant Freud est mort !

Et il avait ce génie propre. Si vous regardez **Korczak** qui est notre autre père spirituel, lui, il était juif polonais, c'était un médecin pédiatre qui n'avait jamais fait aucun diplôme de psychologie. Si vous prenez Bettelheim, dont vous avez sûrement entendu parler («*La Forteresse vide*»<sup>(7)</sup>, etc.), lui, il était docteur en psychologie, non-médecin. Il avait une formation universitaire de type psychologie et littérature. Neill, je crois qu'il était prof dans une High school anglaise.

Donc pour être l'âme d'une entreprise comme la nôtre, il faut bien le dire, le facteur personnel joue infiniment plus que la formation.

À part ça, dans notre équipe, nous avons une psychologue, diplômée d'État et assistante dans une université parisienne<sup>(8)</sup>; mais si elle est chez nous ce n'est pas parce qu'elle est psychologue, c'est parce qu'elle est comme elle est, parce qu'elle sait faire, elle est aimée, elle aime, et voilà.



Le reste du personnel a une formation d'éducateur spécialisé, mais finalement on s'en fout complètement, et ceux qui n'ont aucune formation, qui sont chimistes ou photographes, ils réussissent aussi bien, ou aussi mal, que ceux qui ont une formation d'éducateur.

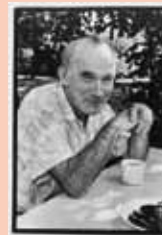
Mais cette question, votre question, me rend triste. Parce qu'effectivement, on voit mal actuellement une formation adéquate. Certains disent qu'il faut être psychanalysé. Je le croyais aussi il y a dix ou quinze ans, mais maintenant, je vois que les gens psychanalysés font statistiquement à peu près autant de conneries, de répression, de non compréhension de l'autre, que les gens non-psychanalysés. Alors...

Quand je vois quelqu'un de très tordu et qui veut s'occuper de ces gosses, je lui dis : «il y a deux possibilités; ou bien, tu essaies de te détordre partiellement et tu fais ta psychanalyse. Mais le risque, c'est que si tu fais bien ta psychanalyse tu ne voudras plus t'occuper des gosses comme ça, tu t'installeras plutôt comme psychanalyste en ville pour t'occuper des plus tordus comme tu étais toi avant, car c'est en général comme ça que ça se passe... Et c'est une réussite, car il faut bien que le savoir se transmette... Ou alors tu regardes si ta torsion est dans le bon sens».

(6) Joe Finder, éducateur puis directeur du CFDJ de Vitry jusqu'à sa fermeture en 1983, puis directeur du CFDJ du Plessis-Trévisé jusqu'en 1987.  
 (7) Bruno BETTELHEIM, La forteresse vide, Gallimard, 1998.  
 (8) Claude Martin (1940-1983), psychologue au Centre familial de jeunes de Vitry; coauteur, avec J. Finder, S. Tomkiewicz et B. Zeiller, du livre La Prison, c'est dehors, elle a collaboré activement aux travaux de l'Unité 69 de l'INSERM sur l'adolescence. Sur son expérience à Vitry, elle a laissé un livre (thèse de doctorat), Adolescents délinquants, Mauvais objet, mauvais sujet, Éd. Jeunesse et droit.

## Faire de la mixité avec interdiction de relation sexuelle, c'est complètement dément

Dossier



C'est un peu ma théorie : il y a des gens qui sont tordus dans le bon ou dans le mauvais sens, certaines torsions peuvent faire profiter ces gosses asociaux et leur faire un vie chouette; d'autres torsions se heurtent à cela et sont incompatibles avec le métier.

Là où je suis très coincé, et où votre question m'attriste, c'est que malgré tous mes diplômes et mes vingt ans de pratique, je me sens incapable de dire d'avance, à propos d'un adulte, s'il réussira ou non dans notre maison. Et les autres n'en sont pas plus capables que moi, même s'ils vous disent le contraire.

Vous, vous avez de la chance, à Normale Sup on vous fait passer des examens très durs, mais on ne regarde pas votre psychologie. Ou bien vous êtes reçu, et vous êtes bien ici, ou bien vous êtes collé, et on dit que vous êtes un peu débile, que vous n'avez pas eu de chance, que vous êtes cancre, mais on ne dit pas que vous êtes des fous ou des folles.

Alors que dans ces écoles pour «*patapsy*», pour «*parapsy*», pour éducateur, on fait en plus des sélections. Ces sélections ne se font pas d'une manière scolaire, mais en essayant de sonder les motivations, l'inconscient, bref, l'âme de la future assistante sociale ou du futur éducateur... Je crois que c'est une blague à cent pour cent et une pure mystification. Je l'ai fait moi-même deux ou trois ans moi-même, et ça ne marche pas.

D'ailleurs je trouve assez drôle que pour être psychiatre, c'est à dire patron, on ne vous demande que des trucs intellectuels (médecine, c'est surtout la mémoire qui compte), alors que pour être à la base on vous demande soi-disant un profil psychologique. Je ne connais pas actuellement de méthode adéquate et pertinente pour prévoir celui ou celle qui marchera bien avec des adolescents difficiles.

### Pourquoi la mixité a-t-elle raté, l'expérience avec les jeunes filles...

(...)

Il faut dire tout d'abord que la mixité est extrêmement difficile dans ces milieux. N'oublions pas que, déjà avec des jeunes tout ce qu'il y a de normal, la mixité est une conquête récente.. La preuve : à Normale Sup, vous n'êtes pas mixtes<sup>(9)</sup>. (...)

Alors, quand la maison a été créée en 1950, l'idée de la mixité en rééducation ce n'était pas même du gauchisme, c'était de la folie et du vice ! Il faut bien que vous vous remettiez dans cette période historique. La mixité a commencé dans les écoles primaires en 1955-60. En ce qui concerne les écoles secondaires, il y a encore le lycée Hélène Boucher à Paris, je ne sais pas si vous le connaissez, où on a introduit la mixité il y a seulement cinq ans, et avec des résistances effroyables...

Le style de gens à qui on parlait mixité il y a quelques années nous riaient au nez, faisaient des plaisanteries stupides, des blagues du genre «*ah ben dis donc si vous faites ça il faudra qu'on y aille tout de suite...*» Vous voyez, ce genre d'humour des bien-pensants, qui est assez vomitif... Il ne faut pas oublier que nous sortons de là.

Actuellement il y a en France quelques maisons qui ont essayé la mixité, mais avec un fonctionnement répressif, pas très intéressant.

Par contre, je connais une maison mixte qui marche vraiment bien, j'en reviens d'ailleurs, ils sont un peu nos élèves et amis, et ils sont en train de nous dépasser, ils ont plus de fric que nous... C'est une maison suisse à Lausanne, si ça vous intéresse je vous donnerai l'adresse, vous pouvez y aller de ma part. Là bas la mixité a l'air vraiment réussie, il y a une véritable intégration entre les garçons et les filles, il y a une permission de vie sexuelle entre clients... Avec une seule hypocrisie, mais en Suisse ne pas avoir d'hypocrisie ce serait plus la Suisse, la seule hypocrisie c'est qu'ils n'ont pas le droit de faire l'amour à l'intérieur de la maison, mais seulement en dehors de la maison. En fait, ils font ce qu'ils veulent, c'est évident...

Concernant ce qui se passe ailleurs, faire de la mixité avec interdiction de relation sexuelle, c'est complètement dément; là, c'est une hypocrisie qui ne sera jamais de notre fait.

Je vais vous donner sur ce sujet l'état actuel de notre réflexion, qui n'est pas définitif, je le dis très franchement. Je vous en parle sans aucune certitude, et c'est même peut-être complètement faux... Je défends encore ce point de

vue, car c'est ce qu'on a écrit dans le livre, mais je le défends de plus en plus faiblement.

Notre dernier modèle pour répondre à votre question est le suivant : premièrement, nos garçons, ils ont très peur des femmes quand ils ont treize ou quatorze ans, et c'est souvent la peur des femmes, la peur de leur propre sexualité mâle, la peur de ne pas être assez virils, qui les pousse vers la délinquance; alors nous, dans notre façon d'être, nous les poussons vers la sexualité.

Deuxièmement, étant donné que nos garçons ont presque tous des mères qui étaient soit «*trop*», soit «*pas assez*», bref, des images pas tout à fait chouettes, eh bien leur rapports avec les femmes sont, disons, de basse qualité.

En résumé, si la femme accepte les relations sexuelles c'est une salope, si elle n'accepte pas c'est un boudin. Pour qu'ils voient une femme entre la salope et le boudin, il faut deux ou trois ans de psychothérapie et de rééducation. Donc, ils ont une vision profondément choquante de la femme. Et nous, tout comme pour le racisme, nous ne pensons pas qu'on puisse vaincre cela à coup de bonnes paroles et de discours magistraux. Nous pensons que ce qui peut agir, c'est l'expérience de vie, notre exemple d'adultes, et leur propre réconciliation avec eux-mêmes.

Et le jour où nos garçons commencent à avoir d'une femme une vision «*normale*», c'est-à-dire à voir une femme comme un être humain égal à eux, ils sont presque toujours tirés d'affaire. Ils n'ont plus besoin de nous, ils s'en vont, trouvent une nana, et ils arrêtent la délinquance en même temps : une fois de plus, il s'agit de ne pas mettre la charue avant les bœufs...

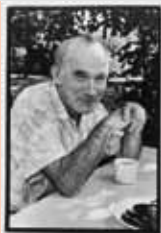
Donc ces garçons passent par un période où la femme est vraiment, d'une part, considérée comme un trou, et d'autre part, un souvenir d'une mauvaise mère. Nous leur permettons pendant une certaine période cette sexualité disons, de bas niveau, elle n'est absolument pas punie par la maison, voire même favorisée au début.

Alors que chez nos filles, telles que je les ai connues, on a trouvé exactement le contraire. Ces jeunes filles ont

(9) Ce n'est qu'en 1985 que l'ENS (rue d'Ulm) et l'École normale supérieure de jeunes filles de Sèvres ont fusionné.



## Ce qui est difficilement transmissible, c'est évidemment la tolérance: comment les supporter ?



une sexualité très perturbée, mais dans l'autre sens. C'est-à-dire qu'elles font – je ne dirai pas l'amour – elles ont des relations sexuelles avec n'importe qui, sans plaisir et parce qu'elles n'osent pas dire non. D'ailleurs, elles ont peur de dormir seules, elles ont des terreurs absolument infantiles. Alors n'importe quel maquereau, n'importe quel voyou, s'il lui dit «*t'es jolie*» et tout, elles acceptent, et elle en sont écœurées elles-mêmes. Donc elles se vivent mal, avec une sexualité très aliénée, parce qu'elles ne savent pas dire non.

Ces jeunes filles, il fallait plutôt leur apprendre à dire non aux garçons, alors qu'aux garçons nous leur disions «*les femmes il ne faut pas en avoir peur, il faut y aller*». C'est une des raisons pour lesquelles on s'est un peu cassé la gueule. Les filles sont venues nous dire «*ah, y a que les garçons qui vous intéressent, ils baisent vous êtes contents, nous on compte pour rien*». Ce n'était pas vrai, d'ailleurs le fait qu'elles aient pu nous le dire prouve déjà que nos relations n'étaient pas si mauvaises que cela...

Les garçons de leur côté ont gueulé – c'est un peu la jalousie fraternelle qui est apparue – «*ah vous n'en avez plus que pour les nanas, nous on compte pour des prunes*»... Et on n'a pas su résister. Cela dit, je crois que si on avait été plus intelligents, plus nombreux, si on avait eu moins de problèmes, plus de patience, on aurait pu résister. Et moi, je ne renonce pas encore à introduire la mixité à Vitry avant la fin de ma vie. Je ne sais pas si ma réponse vous satisfait, elle est nuancée...

À Lausanne, ça a l'air de marcher, j'ai vu des couples adorables là-bas, et des relations entre garçons et filles qui m'ont paru vraiment chouettes. Mais il faut dire que les gosses qu'ils ont à Lausanne sont quand même moins perturbés que les nôtres. Il y a moins de violence, ça ne dépasse jamais cinq vitres par mois... Je vais souvent à Lausanne, comme eux viennent chez nous, on est un peu jumelés comme on dit. L'ambiance y est beaucoup moins violente qu'à Vitry. Maintenant, c'est peut-être parce qu'il y a les filles... Il est possible qu'ils profitent de cette mixité, et que la présence des filles amène un certain adoucissement des mœurs.

(...)

Quand on pense au livre qu'a écrit Neill, il a suscité un mouvement d'enthousiasme qui a peut-être conduit à l'instauration d'écoles qui ont voulu suivre ses méthodes... Je pense à la critique de Bettelheim qui montrait que Neill pouvait réussir parce qu'il était Neill...

Il y a un peu de vrai dans ce que vous dites. D'ailleurs, d'après ce que j'ai appris, depuis que Neill a pris sa retraite, son école a dégingolée... Mais c'est le propre de l'humanité.

Je pense qu'un foyer comme le nôtre, malgré cette limite très sévère que vous donnez, est quand même utile par le simple fait qu'il montre aux gens que ces jeunes garçons, qui sont toujours considérés comme de mauvais objets, peuvent apparaître comme de bons objets quand on les met dans d'autres conditions.

Si vous venez en tant que visiteurs un jeudi soir, parce que c'est le jeudi soir que nous accueillons le public, vous direz «*Tomkiewicz nous a raconté des blagues, ces garçons sont adorables, formidables, chouettes*»; parce que le jeudi soir, ils savent qu'on défend la baraque devant les invités, surtout quand c'est des jolies jeunes filles comme vous... Ils ne vous traiteront ni de boudin ni de salope, mais comme des adultes extérieurs. Ils vous feront la cour, ils vous montreront la maison, ils vous parleront, vous verrez, vous n'avez qu'à venir un jeudi si vous voulez. Vous les verrez comme des êtres humains, comme des jeunes comme vous. Eh bien, montrer ça, c'est déjà extrêmement positif.

Deuxièmement c'est positif de montrer et d'écrire qu'avec une méthode profondément non répressive, vraiment en rupture totale avec la rééducation classique, on arrive à avoir des résultats aussi bons et probablement meilleurs que toutes les boîtes classiques dans le style IPES de l'éducation surveillée, ou dans le style des *Bons Pasteurs* pour les jeunes filles : ça donne donc mauvaise conscience aux autres.

Ensuite, tout ce que nous avons imaginé, les techniques que nous avons créées, sont transmissibles. Ce que nous faisons comme sociodrame, par exemple, ou l'importance que nous donnons à l'audiovisuel. D'autres maisons l'ont appris chez nous, et l'appliquent également – au lieu de faire faire du tricot aux jeunes filles et de la menuiserie aux garçons...

Ce qui est difficilement transmissible, c'est évidemment la tolérance : comment les supporter ? Et ce qui est aussi difficilement transmissible, c'est la façon d'être avec eux; il y a là quelque chose qui est évidemment très... personnel. C'est un fait que quand Monsieur Finder montre sa tête pendant que les gars font les singes, et bien ils s'arrêtent plus ou moins de faire les singes. Alors que si c'est vous qui venez, ils ne s'arrêteront pas.

***Vous avez parlé de non-répression. Quand il se produit une faute légale, cambriolage ou autre, et que vous en avez connaissance...***

Secret médical. Nous sommes d'une conséquence totale là-dessus. Nous n'avons jamais donné un garçon à la police.

***Mais à l'intérieur de la maison...***

C'est la même chose. Un exemple... Quelqu'un a volé le magnétophone de Jojo, nous criions à la ronde que c'est dégueulasse, que c'est pourri, la maison est morte, c'est répugnant. Alors que nous savons pertinemment qui a volé ce magnétophone, parce que notre psychopole est très bien organisée, eh bien nous n'en faisons jamais part publiquement. Et si le Jojo n'arrive pas à récupérer tout seul son magnétophone, eh bien il pleure.

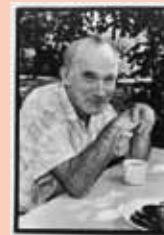
***C'est-à-dire que là vous faites un discours moral en quelque sorte ?***

Moralisant. Que les gars prennent au sérieux s'ils ont envie. Mais jamais individualisé.

***Ni sous forme de sociodrame ?...***

Ah si, on peut faire un sociodrame. Le nombre de sociodrame du type «*il y a trop de vol dans la maison, on est devenu un repaire de brigands, Vitry c'est une dégueulasserie, on va tout fermer, les voisins font une pétition pour qu'on ferme, Monsieur le Procureur veut qu'on ferme*» ah oui ! «*on va vendre la maison aux Suisses, Tomkiewicz va s'en aller en Suisse où il sera plus payé*».

On l'a fait en sociodrame..., mais ce que nous ne faisons jamais, et le procureur nous le reproche maintenant, c'est la délation... Récemment, ils ont trou-



vé dix briques de camelote, c'est-à-dire dix millions d'anciens francs<sup>(10)</sup> de matériaux volés, dans une chambre de la maison où il y avait trois petits lascars mignons. Les flics qui ont peur de nous ont été très corrects, ils n'ont pas tapé les lascars. Les lascars leur ont expliqué qu'il ne savaient pas qui avait mis la camelote dans leur chambre, on les a libérés, et puis c'est tout. L'un a fait dix jours de prison, l'autre huit jours, on les a laissés se débrouiller.

Nous ne les tirons pas d'affaires dans ce cas-là, nous ne les défendons pas. Mais quand les flics demandent au directeur qui a volé (à moi on ne me le demande pas, je suis médecin) il répond «*nous ne savons pas, vous faites votre métier, et nous le nôtre*». Et les garçons le savent.

### **Ma question portait plutôt sur l'intérieur...**

C'est la même chose. C'est même souvent très dur, ça nous fait souffrir. Quand un plus vieux a volé quelque chose à un petit jeune, c'est extrêmement dégueulasse. Mais ça arrive. Et on a envie de défendre le petit jeune, mais on ne le fait pas. C'est un peu la dureté de la maison.

Nous avons eu à Vitry un garçon travesti; ça nous a vachement amusés si j'ose dire, parce qu'il n'y en avait jamais eu (il y a vingt ans, le directeur ne supportait pas le moindre petit homosexuel, c'est moi qui ai permis d'augmenter sa tolérance). Ce garçon, qui s'habillait avec des hauts talons, se fardait, se mettait du coton aux seins, on en avait jamais eu un comme ça, on était contents de l'accueillir.

Et la psychothérapie s'est engagée, le garçon commençait à s'épanouir, on avait décidé d'un commun accord que sa psychosexualité serait respectée. Ce qui nous intéressait c'était de le mettre à l'abri, dans la mesure du possible, des pédophiles, des messieurs de la haute qui en profitent de manière plus ou moins odieuse.

Mais ce garçon n'a pas été du tout toléré par les autres. Ils lui ont tellement tapé dessus qu'au bout de quatre mois il est parti. Maintenant, il fait le trottoir à Saint-Germain, il vient de temps en temps nous dire bonjour, il nous téléphone; je l'ai rencontré une fois boulevard Saint-Germain, il m'est tombé dans les bras, il ne nous en veut pas, il

dit «*vous, vous étiez des gens bien, mais les autres gars étaient dégueulasses*».

Là, on n'avait pas su le défendre. On a essayé, on a fait du sociodrame, travaillé la tolérance et tout, mais c'est très aigu chez un délinquant, qui se vit très macho viril, de supporter un gosse travesti... On l'a pas défendu.

### **Je voudrais revenir sur la question qui vous a été posée tout à l'heure : qu'est-ce qui se passe au niveau de la prévention ?**

Là, je ne peux vous donner qu'une réponse bureaucratique, parce que je ne vis pas tellement avec. La tendance actuelle c'est l'«*EMO*», c'est-à-dire l'éducation en milieu ouvert. On les laisse dans leur famille, et on désigne un éducateur ou un agent de probation qui va voir la famille, et qui essaie de résoudre les problèmes sur place.

Je suis en théorie tout à fait pour cette méthode : dans la mesure où on peut sauvegarder la famille et essayer de maintenir les enfants dans leur milieu, c'est quand même mieux que les internats; la plupart des internats sont vraiment affreux.

Dans la pratique, comme toujours, c'est assez dévié, parce qu'il y a un éducateur pour deux cents garçons. On leur confie trop de gars, et ils ne peuvent exercer finalement qu'une surveillance bureaucratisée, sans psychothérapie et sans sociothérapie. Ça marche quand même dans les cas les moins graves.

Autrement, ceux qui devraient faire de la prévention, c'est ce qu'on appelle le secteur, les intersecteurs pédopsychiatriques, il y en a un pour deux cent mille habitants. Il y a une équipe, mais là aussi c'est de la théorie, étant donné que la plupart de mes collègues psychiatres, quel que soit leur âge, ont une peur bleue des adolescents comme les nôtres. Ils aiment mieux des filles qui ont des anorexies mentales, ou alors des petits névrosés du seizième, c'est mignon, ou alors des petits débiles légers, mais des gosses comme les nôtres ne sont pas bien vus... Et puis les gosses ne veulent pas y aller, ils disent «*je suis pas fou*» : c'est aussi ça le problème.

Chez nous – je vais encore me vanter, mais c'est extrêmement important

– nous sommes actuellement la seule maison de France, ou presque, où il n'y a aucun médicament. Nous ne répondons jamais à la violence d'une manière chimico-thérapeutique. C'est une chose qui mérite d'être dite, car il n'y a pas beaucoup de maisons comme la nôtre.

Depuis vingt ans que je suis dans cette maison comme psychiatre, j'ai soigné un seul garçon avec des médicaments. J'avais pu poser le diagnostic de manico-dépressif, c'est-à-dire un assez bon pronostic, et pendant huit mois, tous les jours, j'ai négocié avec lui chaque goutte de Largactil®, un peu plus, un peu moins, ça lui a permis d'échapper à l'hôpital psychiatrique.

C'était très difficile parce qu'il n'en voulait pas. Mais pour lutter contre la violence nous n'utilisons jamais de médicaments.

### **Vous avez dit tout à l'heure qu'il y avait un éducateur pour cent ou deux cents enfants en milieu ouvert. La proportion dans votre centre de Vitry est de combien d'adultes ?**

Quand tout va bien l'équipe est de sept-huit personnes. Mais ce n'est pas assez.

### **Pourriez-vous nous parler des sociodrames, voir en détail comment un certain théâtre peut...**

(...)

C'est un truc qui a été ramené d'Amérique par l'ancien directeur de la baraque. Vous avez peut-être entendu parler de **Moreno** et du psychodrame ? C'est ce qui nous a inspirés.

Le sociodrame se pratique de manière très régulière : c'est important. Et la fréquence est à peu près toutes les trois semaines, parfois tous les quinze jours, mais jamais moins d'une fois par mois. Donc, nous en sommes à notre six centième sociodrame depuis vingt-cinq ans. Ce qui en fait l'activité la plus centrale de la maison.

D'abord il y a le stade de la préparation : quelqu'un, qui peut être le directeur de la maison mais pas obligatoirement, propose le thème, qui peut être de deux sortes :

(10) Un peu plus de 15 000 €.



- quand la maison va à peu près bien, on prend un thème général. Là, par exemple, on pourrait prendre le racisme, avec la rue Copernic; on a pris parfois des thèmes écologiques, par exemple, «on doit construire un barrage et faire disparaître un village de montagne», bref, un thème général;
- c'est assez rare, il faut être honnête, le plus souvent il y a des problèmes, et alors les thèmes sont en rapport avec la vie intrinsèque de la maison; par exemple «Robert refuse la paternité» ou bien «il y a eu trop de vol» ou bien «les garçons se sont révoltés, ils ont enfermé tous les éducateurs dans une cage». Bref ce genre de trucs.

### Qui choisit les thèmes ?

Ce peut être un éducateur, le directeur, un garçon. Le thème est discuté, et s'il est accepté il est affiché quinze jours avant. On prépare le sociodrame quinze jours avant : la maison tourne le plus souvent autour de cette activité.

Après, les gars s'inscrivent pour jouer. Personne ne joue son propre rôle. Il y a un rôle stable, qui s'appelle Robert, c'est le mauvais garçon qui représente un peu l'inconscient du groupe, c'est lui qui dit tout haut ce que les autres pensent, que les autres sont des salauds, vous voyez, c'est le méchant. C'est un médecin qui le joue, notre collaborateur Zeiller<sup>(11)</sup>, mais cela peut être quelqu'un d'autre.

Les rôles sont distribués, et le jeu lui-même fonctionne autour de la règle suivante : «on peut tout dire, on ne peut pas se battre». Et cette règle, grande merveille, c'est une des très rares règles de la maison qui n'a jamais été violée en vingt-cinq ans, même dans les périodes les plus violentes de la maison. On n'a jamais vu un garçon foutre un coup de poing à un autre garçon au cours du sociodrame et ça, ça impressionne beaucoup les visiteurs, ça en impose.

Il y a quelques détails techniques, un ou deux adultes aident les garçons dans les différents rôles. On commence par un *warm out*, ça veut dire échauffement, et c'est toujours le directeur qui fait le singe, il présente le sujet.



Dessin d'enfant, CFDJ

### Les sociodrames sont toujours publics

C'est pour ça que je vous dis : si vous voulez voir la maison, c'est le jeudi qu'il faut venir, le jour du sociodrame. Le jeu dure à peu près trois quarts d'heure, parfois il est filmé, toujours enregistré, et ensuite on interroge le public. Ça, c'est ça la partie qui est très drôle pour les garçons. On prend à partie tous les visiteurs adultes, on se moque parfois cruellement d'eux. Et ensuite il y a les retombées psychothérapeutiques, c'est souvent mon rôle et celui du directeur et des éducateurs. Les garçons discutent un peu pour dire s'ils ont bien joué, mal joué. Ça, c'est donc en gros la technique.

Nous tenons beaucoup au terme sociodrame, parce qu'on ne discute guère des thèmes de psychologie profonde. Un des principes de notre maison – un principe que je cherche pas du tout à vendre, c'est vraiment notre facteur personnel, pas la seule voie de la Vérité – c'est que nous séparons de manière très nette la psychothérapie, qui est duelle, secrète, discrète et cachée, et la sociothérapie, qui, elle, se fait à l'air libre et au grand jour.

Mais même ce principe a été entamé, parce que le dernier film qu'on a fait – qui a beaucoup de succès, mais je ne l'ai pas apporté, car il vaut mieux connaître la maison d'abord – s'appelle «pour ou contre la psychothérapie», et c'est une discussion très violente des gars au sujet de la psychothérapie : donc, on commence à parler de la psychothérapie publiquement. Mais dans ces sociogrammes, il n'y a jamais, par exemple, de problèmes œdipiens, de problèmes sexuels individuels ou de problème de l'image du corps de celui qui se sent moche, ce genre de choses ça se discute ailleurs, dans d'autres structures.

Donc, c'est bien du sociodrame, et ça se joue, pour parler en termes psychanalytiques, au niveau du moi et du surmoi. Le sociodrame n'a aucune prétention d'atteindre l'inconscient, et nous ne faisons jamais d'interprétation de type psychanalytique, comme on le fait dans le psychodrame. On ne le fait jamais. Il y a parfois même des choses grosses comme tout parce que les gars bien sûr ne restent pas fidèles au rôle, il partent très souvent dans leur monde propre...

L'activité psychothérapeutique est extrêmement importante dans la maison, mais il est plus difficile d'en parler. Nous n'avons pas beaucoup publié là-dessus. Si vous achetez notre bouquin, vous le trouverez très complet sur la socio thérapie, mais vous serez déçu sur la psychothérapie. Ça fera l'objet du volume deux qui va peut-être paraître quand nous serons morts, ou dans quelques années...

### Notre psychothérapie fait très franchement appel à la question du corps.

Nous pensons que pour l'adolescent, qui est en pleine transformation corporelle, en pleine irruption de la sexualité, faire une psychothérapie qui ne soit pas centrée sur ces problèmes, c'est seulement se donner bonne conscience... Donc nous axons fortement notre travail sur le corps et la sexualité.

Nous avons mis au point avec les années toute une stratégie, que nous appelons **la lutte contre la dysmorphophobie**. C'est un mot grec très compliqué, que j'ai trouvé dans un vieux traité de psychiatrie du XIX<sup>ème</sup> siècle, et que j'ai remis à l'honneur : un coup de génie, parce que pour les garçons, donner un nom très savant à ce qu'ils ressentent tous, c'est rassurant, et ça fait rigoler sur un problème par ailleurs dramatique.

(11) Bernard Zeiller, psychiatre, attaché de recherche à l'INSERM.

La dysmorphophobie, c'est le décalage qu'il y a entre les transformations physiologiques et l'acceptation de cette image de son propre corps - et de soi-même - en voie de changement. Nous en parlons beaucoup, et les gosses sont très étonnés.

Dans un système classique on leur demande d'abord ce qu'ils ont volé, ce qu'ils ont fait comme conneries. Nous, on leur demande : «est-ce que tu te sens bien dans ta peau, est-ce que tu te crois beau, qu'est-ce que tu penses de tes yeux, qu'est-ce que tu penses de tes cheveux ?» Ça installe un type de relation, la psychothérapie commence là.

Dans notre politique de revalorisation, nous nous occupons de la revalorisation intellectuelle, mais aussi de celle de leur corps qui change, qui doit devenir celui d'un homme. D'où notre grande permissivité sexuelle. Pas seulement permissivité, mais encouragements.

Ensuite, nous faisons beaucoup de photos d'eux, nous avons trois cent mille photos dans la maison. On a en ce moment une personne à plein temps qui est chargée de mettre de l'ordre dans notre photothèque, qui est sans doute unique au monde...

Comme plus belle manière d'utiliser la photo, **on a inventé le photodrame**.

On a écrit pas mal de choses là-dessus. Le photodrame c'est une véritable expérience à deux avec l'appareil, ça dure trois, quatre heures, où le garçon est photographié dans toutes sortes d'attitudes et de déguisements, tandis que nous lui parlons. Les résultats sont assez extraordinaires. Il faut l'appliquer avec discernement, mais au cours d'une psychothérapie c'est très intéressant.

Ensuite, nous avons **des discussions duelles avec le garçon**. Ces discussions duelles sont faites avant tout par le directeur de la maison, ensuite par moi, mais maintenant que j'ai pris un coup de vieux c'est la psychologue, Madame Martin, qui prend ma place le plus souvent.

Nous avons également recours à ce qu'on appelle le rêve éveillé. Je ne sais pas si vous avez entendu parler de cette méthode, une sorte de psychanalyse avachie, mais qui va très bien pour les adolescents, pour qui la psychanalyse régulière me paraît absolument contre-indiquée. : je suis violemment contre la cure classique psychanalytique pour nos garçons, d'ailleurs ils ne la supporteraient pas. Alors que le rêve éveillé leur permet d'exprimer toutes sortes de fantasmes devant l'adulte.

À vrai dire, en général, ils n'ont que deux sortes de fantasmes : des fantasmes meurtriers et des fantasmes sexuels. Ces fantasmes restent chez eux très culpabilisés, très refoulés, ils ne se

sentent pas normaux. Alors le jour où ils les expriment, et où ils voient que ça me fait plaisir qu'ils les expriment, ils s'acceptent beaucoup mieux tels qu'ils sont.

Et puis il y a aussi **des méthodes de relaxation**, pour prendre conscience de son corps, se sentir plus détendu et léger. Un de nos gars nous a fait un compliment génial; il nous a dit : «*ah cette relaxation, c'est formidable, l'autre jour j'ai été poursuivi par les flics, j'avais une peur terrible, j'ai réussi à me mettre sous une porte cochère, j'ai fais quelques mouvements de relaxation, et puis je suis reparti, et j'ai réussi à fuir*» . Donc, vous voyez, ça fait du bien même pour l'action...

Il y a aussi tout ce qui se dit, la manière dont ils parlent entre eux de cette psychothérapie...

Parfois certains garçons restent une heure avec moi pour m'expliquer que la psychothérapie c'est de la merde, et que pour rien au monde ils ne l'accepteront. En fait si on réfléchit c'est déjà une discussion psychothérapique, il y a toute une dialectique autour de cela. Au yeux de nos garçons, on a droit au label «*psychothérapie*» uniquement quand on est couché sur le divan : tout ce qui se fait face à face ne compte pas. Alors que nous, on sait que c'est déjà aussi de la psychothérapie.

**Est-ce qu'il y a déjà eu une émission sur vos méthodes ? Je pense à une émission qui est passée cet été sur les ondes de la télé française à propos du système qui a l'air à la mode en ce moment aux États-Unis, et qui consiste à présenter à des délinquants le système pénitentiaire américain...**

Je trouve cela franchement horrible. Ça entre dans le cadre de la thérapie comportementale. Je n'ai pas vu l'émission, mais on m'en a beaucoup parlé. Pour des raisons éthico-politiques, en tant qu'être humain, je suis très choqué par ce système.

**Parvenez-vous à avoir une audience sur les antennes ?**

Pas tellement. J'ai souvent parlé à France Culture. Je montre ma bobine

à la télévision le 16 octobre prochain dans une interview sur la discipline, certainement provoquée par la renommée du centre de Vitry.

On a espéré, à la sortie de notre livre, passer à Apostrophe, mais on n'a pas été assez pistonnés, ou on ne s'est pas assez bien débrouillé. J'ai fait une émission sur la violence à la télévision suisse il y a deux-trois ans, mais la télévision française l'a trouvée trop subversive...

**Pourriez-vous rappeler le nom de votre livre ?**

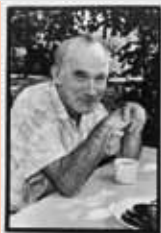
«*La prison, c'est dehors*»<sup>(12)</sup>, c'est paru chez un éditeur suisse, Delachaux-Niestlé, un éditeur suisse qui a eu autrefois son heure de gloire en éditant Piaget... Mais ça n'est pas génial, on fait mieux que le livre, le livre est un peu parcellaire, c'est difficile de faire un livre sur cette expérience... D'ici un an il y aura un livre plus drôle et meilleur, c'est la thèse de troisième cycle de Madame Martin, qui a mieux réussi à rendre l'ambiance de la maison. Le nôtre est trop lourd, trop technique. Pas aussi divertissant que le livre de Neill. On n'a pas réussi à faire un livre qui se lise aussi facilement que «*Libres enfants de Summerhill*»<sup>(13)</sup>...



(12) S. TOMKIEWICZ, J. FINDER, C. MARTIN, B. ZEILLER, La prison c'est dehors, Delachaux-Niestlé, Neufchâtel, 1979.

(13) A.S. NEIL, Libres enfants de Summerhill, Éd. François Maspero, 1970, rééd. La Découverte poche, Essais (2004).

## Les éducateurs se divisent en deux catégories : ceux qui profitent de nous et ceux que nous exploitons



**N'avez-vous pas tendance à vous partager les rôles au sein de l'équipe en ce qui concerne les fonctions paternelles et maternelles ? La maison n'est pas mixte, mais il y a des femmes dans l'équipe... Que représentent-elles ? Un objet maternel ? Un objet sexuel ?**

Tout ! Il y a de plus en plus de femmes dans l'équipe, et je peux dire sans démagogie qu'elles sont meilleures que les hommes; elles ont plus de patience.

Pour répondre honnêtement à votre question, du point de vue strictement psychanalytique, cette question des rôles paternels et maternels est complexe.

Commençons par le commencement. Nous avons une éducatrice en chef, une dame de 45-50 ans. C'est vraiment un rôle capital. Il y en a eu trois en 20 ans, donc les femmes restent assez longtemps. Mais c'est vraiment un poste impossible, parce qu'elle est vraiment le lieu de tous les fantasmes : c'est la mère, la mauvaise mère, (pour les garçons le boudin, la salope) et aussi, malgré son âge, un objet sexuel...

Elle représente celle qui devrait coucher avec le directeur, et qui ne couche pas, qui couche peut-être, on se demande ce qui se passe entre eux deux : c'est le côté bonne du curé. Bonne du curé, mauvaise mère, objet sexuel malgré tout, et finalement, le lieu d'agressivité et d'amour. Parce que quand ils sont malades, c'est elle qui s'occupe d'eux, qui est gentille. Mais quand ils ne sont pas malades qu'est ce qu'elle prend... Parce que c'est elle aussi qui fait un peu de discipline, qui leur dit «dis donc il faudrait que tu ramasses ta fourchette». Et ils répondent «c'est dégueulasse, t'as rien compris à l'esprit de tolérance de Vitry...». L'une d'elles a été assez géniale pour tenir quatorze ans... Elle est partie pour devenir directrice d'une maison pour plus jeunes.

Après, il y a la psychologue, Claude Martin<sup>(14)</sup>, qui est là deux fois par semaine, et qui maintenant est vécue comme quasi égale du directeur parce qu'elle fait des psychothérapies couchées. Ils l'appellent la grosse, parce qu'elle est effectivement un peu forte... Elle ne représente pas un objet sexuel, sauf dans la mesure où elle sait s'oc-

cuper du corps, masser. Pas la mère non plus, parce qu'elle vient seulement deux fois par semaine. Mais elle représente le mystère et le savoir.

Les éducatrices plus jeunes sont toujours des objets sexuels, évidemment. Quand ils draguent les éducatrices et qu'elles refusent leurs avances ils disent «ah oui tu veux pas coucher avec nous parce qu'on est des pauvres petits repris de justice payés par la DDASS»; bref, ils utilisent toutes les démagogues possibles et imaginables, et c'est aux filles de se débrouiller. Mais leur présence est absolument indispensable dans la maison, précisément pour leur montrer que la vie n'est pas homosexuelle ni monosexuelle.

Quand à Joe, le vieux, là, Monsieur Finder<sup>(15)</sup>, il est perçu d'une manière complètement différente selon l'évolution du jeune. Un jour un psychiatre allemand, très intelligent et astucieux est venu vivre trois jours dans notre maison. Ça lui a plu, il a donné son avis. Il a dit : «Finder, on croit au début que c'est le roc, à cause de l'énergie qu'il met dans les activités sociothérapeutiques, mais en fait c'est la mer. Et c'est aussi la mère, dans le sens maternel».

Il est évident que quand les garçons ont treize, quatorze ans, Joe joue très souvent le lieu de fantasme de la bonne mère. C'est lui qui comprend et qui tolère tout, qui prévoit et calme leurs angoisses, leurs insomnies, qui peut guérir leurs crises d'asthme un peu hystériques, etc.

Il devient père quand ils font trop les idiots et qu'il prend une position moralisatrice et de directeur : il prend alors la fonction de père. Et c'est une des plus grosses difficultés de notre maison. Les éducateurs hommes ne savent plus où se placer dans ce système. Ils n'ont pas assez d'autorité. Et ce qu'on leur demande plutôt, c'est d'avoir de l'imagination... Mais tout le monde n'a pas l'imagination nécessaire pour faire constamment de la sociothérapie, et parfois ils ne restent pas.

Il y a souvent des confusions de rôles, mais dans la mesure où nous les analysons tout le temps, on peut vivre avec...

**Qu'est-ce que ça représente comme temps de travail ?**

C'est variable selon les personnes. Pour Joe, ça fait cent quarante-quatre heures par semaine. Ça, c'est le côté le plus difficilement transmissible ! Ce monsieur est dromophobe et agoraphobe, ce qui en français vulgaire veut dire qu'il a peur de sortir de chez lui... Alors, il sort de la maison uniquement pour aller chez le dentiste, chez le coiffeur, une fois par an au conseil d'administration, et quand ça va très mal, chez le procureur de la République... Il reste à la maison cent quarante-quatre heures par semaine et douze mois par an, même les jours de congé... En réalité, il n'a pas de congé.

Deuxièmement, l'éducatrice en chef. Celle dont je vous ai parlé faisait à peu près cent heures par semaine. Cent heures de présence active.

Quant aux éducateurs, s'ils veulent vraiment faire quarante heures par semaine, ça fait de mauvais éducateurs. En fait, les éducateurs se divisent en deux catégories : ceux qui profitent de nous et ceux que nous exploitons... Ceux qui profitent de nous se débrouillent pour se mettre en formation ou en maladie, et ceux que nous exploitons (pour le bien des gosses !) travaillent soixante heures par semaine...

Moi, je suis dans la maison le mardi de quatre heures à minuit, et le dimanche. Et parfois le jeudi pour les activités socio. Je passe aussi beaucoup de temps au téléphone et pour m'occuper des anciens.

Claude Martin, la psychologue dont je vous ai parlé, est dans la maison deux jours pleins : jeudi toute la journée et samedi toute la journée.

Voilà pour le temps. Mais nous souffrons actuellement de manque de personnel.

Quand on regarde chez Bettelheim, ou chez Fritz Redl, ils ont beaucoup plus de temps que nous parce qu'ils sont plus nombreux. Chez Bettelheim, dans «La forteresse vide»<sup>(16)</sup>, il y a plus d'un adulte par enfant psychotique. Et dans l'équipe de Fritz Redl, qui a écrit «L'enfant agressif»<sup>(17)</sup>, un livre que je n'aime pas d'ailleurs, ils étaient trente

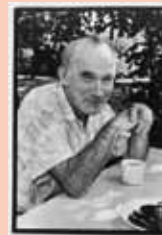
(14) Voir note 8.

(15) Voy. note 6.

(16) Voy. note 7.

(17) Fritz REDL, David WINEMAN, L'enfant agressif, Éditions Fleurus, 1964.

# La société nous paie pour que nous la protégeons de ces garçons, et nous, nous considérons qu'on protège les garçons contre la société



éducateurs pour neuf enfants; avec un échec total : neuf échecs, et un seul succès : celui du livre, écrit par de savants théoriciens, qui est traduit dans toutes les langues...

Dans le fonctionnement du monde occidental (je ne parle pas du tiers monde ou du bloc socialiste), et par rapport à d'autres établissements de pointe, nous manquons fortement de crédits, nous manquons d'éducateurs, nous devrions être douze ou quatorze, la maison irait beaucoup mieux. Mais les autorités de tutelle ne veulent pas.

### La qualité de la maison tient à une équipe. Comment vous êtes-vous rencontrés ?

Comme toujours dans la vie, le hasard... Moi je sortais de l'internat, jeune chef de clinique, j'avais peur d'être chômeur... On m'a parlé de cette maison. Mon patron de l'époque, **Flavigny<sup>(18)</sup>**, maintenant professeur à la Cité Universitaire, y avait travaillé plusieurs années. Il m'a dit : «tu sais, Tom, il n'y a qu'un fou comme toi qui peut travailler là-dedans». Comme c'était un Normand, il n'a rien dit de plus. Effectivement, j'y suis resté, j'y suis depuis vingt ans.

Pour ce qui est de l'équipe, on reçoit encore des candidats qui sont au chômage, qui n'ont jamais entendu parler de nous, qui viennent chez nous comme dans n'importe quelle boîte. C'est un peu le hasard.

(...)

### Après autant d'efforts, quels sont vos espoirs de voir un jour un système tel que le vôtre prendre de l'ampleur ?

Aucun actuellement. Avec le ministre de la Justice que nous avons, nous ne sommes plus l'avant-garde, mais l'arrière-garde. Jusqu'en 1968, on représentait quelque chose vers quoi la société semblait se diriger, mais ce n'est plus le cas... Je ne suis pas optimiste.

### Ça ne peut passer que par un changement de société...

Par un changement des orientations actuelles. La société se dit libérale, mais elle l'est beaucoup plus pour les propriétaires des grandes surfaces que pour nos petits délinquants. Quand ils

ont tué Mesrine<sup>(19)</sup>, ça ne nous a pas fait plaisir. On n'avait aucune sympathie pour Mesrine, mais ceux qui l'ont tué, et la mise en scène faite à la télévision autour de ça, c'est quelque chose de beaucoup plus grave que tous les méfaits qu'il avait commis : c'est la négation de la justice et la négation de l'égalité.

Maintenant, on permet aux flics de tuer quelqu'un qui n'a jamais été condamné à mort. Et nos garçons l'ont ressenti de manière extrêmement virulente, en disant «qu'est-ce que c'est que cette société où c'est la loi du plus fort ? Vous nous cassez les pieds, avec vos idées de gentillesse et de bonté».

### Comment parvenez-vous à concilier cette agressivité de la société...

Jusqu'à ce qu'ils nous tuent Abd-El-Kader, on se débrouillait. Mais depuis un an c'est de plus en plus difficile. D'ailleurs ce matin, j'ai parlé avec Finder au téléphone, il était un peu amer. Il a dit «vous allez encore faire l'idiot devant ces jeunes fille, raconter que tout va bien, qu'on est les plus beaux, les plus mignons, alors que tout ne va pas bien». Et c'est vrai. Je n'ai plus le même enthousiasme quand je parle de Vitry. J'ai le même amour, le même attachement, mais pas le même espoir. Il y a des facteurs individuels : ça fait mal de savoir qu'un garçon de quinze ans, un garçon qu'on connaissait, a été tué. Ça nous a vraiment donné un coup. Ça a eu lieu en février...

Et puis on sent qu'on n'est plus dans la course. Les choses changent; il ne faut pas pour autant tomber dans un pessimisme stupide, ça ne sert à rien.

En fait, nous vivons sur une ambiguïté : La société nous paie pour que nous la protégeons de ces garçons, et nous, nous considérons qu'on protège les garçons contre la société. En réalité, on fait un peu les deux, parce que nos garçons, après, se tiennent le plus souvent tranquilles.

En 1968, des jeunes, que j'aimais beaucoup d'ailleurs, nous reprochaient d'être récupérateurs, alliés du pouvoir. Il y avait une confusion entre la délinquance juvénile et l'action révolutionnaire; on a mené une bataille idéologique intéressante là-dessus. Maintenant, personne ne nous reproche plus ça. Maintenant ce qu'on nous reproche est à l'opposé...

J'ai fait une intervention dans un lycée d'Avignon. Je me suis retrouvé à parler avec des jeunes de terminal et de première, de beaux petits gars et de belles petites filles qui m'ont raconté qu'eux, ils sont pour la peine de mort sur la place publique, que ces jeunes dont je m'occupe sont des sales cons et que je ferais mieux de m'occuper d'autre chose. Ils parlaient comme des flics, et pourtant ils avaient seize ans. Ce n'était pas pensable, il y a dix ans, ce genre de discours chez les jeunes... Il faut de tout pour faire un monde...



(18) Hubert Flavigny (1917-1992), premier psychiatre du CFDJ de Vitry, puis professeur de pédopsychiatrie. Il a ouvert en 1964, dans le cadre de l'hôpital international de l'Université de Paris, le premier service de psychiatrie réservé aux adolescents et aux jeunes adultes de 12 à 25 ans.

(19) Jacques Mesrine (1936-1979), aussi appelé «l'ennemi public n° 1», grand délinquant (dans son livre L'Instinct de mort, il déclare avoir tué trente-neuf personnes). Il meurt, abattu par les forces de l'ordre.